Chapitre 1

Margaret Preston leva les yeux de son ouvrage.

– Il pleut, dit-elle.

Elle suça pensivement le bout de son doigt, contemplant l'iris à demi brodé qui reposait sur ses genoux. Elle leva la main vers la lumière. Une goutte de sang perla. Margaret retint un geste d'impatience.

– Tu n'aurais pas vu mon dé, Charlie ? demanda-t-elle.

– Dé ? répéta-t-il.

Il fronça les sourcils d'un air perplexe.

– Oui, mon dé. Tu sais, le dé à coudre.

Il secoua lentement la tête en signe de dénégation. Puis il retourna coller son front trop large contre la vitre pour observer les fleurs que la pluie étêtait violemment une à une.

La morsure de l'aiguille se fit à nouveau sentir. Impossible de continuer sans dé. Margaret posa la broderie sur la table basse, prenant soin de ne pas emmêler les fils. Elle haïssait toutes les activités de vieille dame auxquelles elle s'astreignait désormais. Cependant, l'ennui tuait plus sûrement encore que la maladie. Il vous rongeait à petit feu

et avalait les jours du calendrier sans même qu'on s'en aperçoive. Elle se leva et remit du bois dans la cheminée. Il était humide et remplissait le salon d'une épaisse fumée âcre en brûlant. Margaret s'arrêta devant le manteau de pierre pour regarder la photographie en noir et blanc qui le décorait. Elle était plus noire que blanche, à présent.

Du bout des doigts, elle traça le visage sévère de la jeune Margaret Preston, assise entre son fils et son mari. Son propre visage, plus jeune d'une trentaine d'années. Elle se tenait légèrement tordue sur le côté malgré son dos collé contre le dossier en bois blanc. Elle se souvenait avoir eu mal à l'épaule, ce jour-là.

Elle posa la main sur la pierre chaude, délaissant la photographie, et saisit la pipe d'écume de William entre son index et son majeur. William adorait cette pipe. Il passait des heures à la bourrer, à la débourrer, et à en ramoner le moindre recoin à l'aide de cure-pipes colorés. Chaque soir, après dîner, il s'asseyait dans le fauteuil en noyer pour fumer jusqu'au coucher du soleil. Il s'était livré à ce rituel quotidiennement durant quarante-cinq ans, excepté les jours de pluie.

William détestait la pluie.

Pourquoi avait-elle gardé cette pipe ? Margaret la tourna entre ses doigts. Elle était fascinée par les veines saillantes et violacées de sa main qui roulaient comme de gros câbles sous la peau, passant par-dessus ses os. Il y avait une large tache brune sur la chair flasque qui formait une poche entre son pouce et son index. Elle lâcha la pipe et

la regarda s'écraser contre l'avant-foyer en briques en explosant avec un bruit sec en petits morceaux noirs.

Charlie poussa un cri et se cacha les yeux derrière ses doigts.

Pauvre Charlie, songea Margaret, *il n'a jamais supporté les objets cassés.*

Elle sourit et marcha devant l'âtre, juste pour entendre la faïence craquer sous ses souliers. Le refrain d'une chanson dont les paroles lui échappaient lui revint en mémoire. Elle le fredonna entre ses lèvres serrées. Charlie écarta un peu les mains et l'observa craintivement.

Elle enjamba les débris pour le rejoindre.

– Ne t'inquiète pas, Charlie. Nous ramasserons tout ça plus tard. Il faut aller chercher de l'eau. Allons, va prendre le seau !

Le ciel s'était brusquement assombri, et la nuit entrait par chacune des fenêtres de l'imposante maison. Charlie n'aimait pas sortir dans le noir. Margaret prit la boîte d'allumettes et le paquet de bougies. Elles étaient encore serrées par un ruban blanc et dégageaient une douceâtre odeur de cire.

– J'aimais mieux quand l'eau était dans les robinets, murmura Charlie d'un air malheureux.

Margaret mit la bougie allumée dans une lanterne rouillée et la lui tendit tandis qu'il prenait le seau dans l'autre main.

– Elle est lourde, se plaignit-il encore. Après, je renverse toujours.

– Ça ne fait rien. Tu aimes l'eau du puits, n'est-ce pas ?

– Oui, dit-il. Je vais la chercher.

Margaret s'appuya à son tour derrière la fenêtre et le surveilla alors qu'il se dirigeait vers le puits d'un pas incertain. La pluie battante le déroutait et ralentissait sa progression. Il suffisait de peu de chose pour troubler Charlie.

Elle le vit poser la lanterne sur la margelle et accrocher le seau à la corde. Satisfaite, elle laissa errer son regard sur le jardin. La voiture était toujours là, et elle semblait se ratatiner sous la violence de l'averse. Margaret ressentit une joie féroce en regardant l'eau s'abattre sur les sièges à travers le toit défoncé. Elle se souvenait du jour où William l'avait ramenée à la maison – la Cadillac convertible dont il rêvait depuis qu'il était gosse. C'était vrai qu'elle avait de l'allure, à l'époque. À présent, elle était condamnée à rester ici, les vitres brisées, le capot percé d'un trou béant, l'aile rayée sur toute sa longueur, et la pluie se déversant sans discontinuer sur les sièges en cuir. À subir sa déchéance en silence.

Margaret sourit.

La première chose qu'elle avait faite lorsque William était tombé malade avait été d'acheter une masse. Elle avait sorti la voiture dehors et elle avait cogné dessus jusqu'à en avoir mal aux bras. Elle l'avait fait tous les jours, puis une fois par semaine, par mois… Et puis elle s'était arrêtée. Sa colère s'était tarie, comme le reste.

Charlie revint et posa le seau d'eau près de la cheminée.

– Voilà, maman.

– Pas dans le salon, voyons ! Va mettre ça dans la cuisine et essaie de ne pas en renverser partout.

– Oui, maman. On devrait peut-être…

Timidement, il désigna la fenêtre du menton.

– D'accord, tu peux aller le chercher. La punition a assez duré pour aujourd'hui.

Devant la voiture, dans le fauteuil en noyer, la forme recroquevillée n'avait pas bougé. *Il devrait être content*, pensa Margaret, *il se plaignait d'avoir soif.* Charlie sortit et se pencha vers le vieillard pour le prendre dans ses bras. Celui-ci referma ses mains maigres sur le bras de son fils alors qu'il le portait jusqu'à la maison. De longues et rares mèches blanches dégoulinaient dans son cou. Il ne parla pas tandis que Charlie l'emmenait dans sa chambre. La journée avait été longue, et il n'avait sans doute plus la force de protester.

Margaret les regarda disparaître en haut de l'escalier. Puis elle se mit en devoir de tirer les rideaux de mousseline et de fermer le verrou de chacune des portes avant d'aller coucher Charlie.

Une nouvelle journée se terminait dans la maison des Preston.